

LA FORMATION DES ANALYSTES

«Il n'y a d'analyste qu'à ce que le désir lui vienne, soit que déjà par là il soit
le rebut de
ladite
(humanité)

J. LACAN, NOTE ITALIENNE», *Autres écrits, op. cit.*, P. 308.

Le cas, du malaise au mensonge

Éric Laurent

Le malaise

Pour savoir «comment on analyse», nous procédons par la méthode de l'exemple, du cas clinique. La méthode est de tradition dans la discipline. Elle n'est pas sans critiques. Le prestige de la science et de la série statistique ruine, dans les sciences humaines, le lustre du cas unique. La question ne se limite pas à la psychanalyse ou aux disciplines cliniques. Le processus de mise en cause du cas n'est pas continu. Considérons par exemple l'Histoire. Nous avons connu la fascination de l'École des Annales pour la série statistique, et le dédain pour le cas singulier. On estime maintenant que le plus difficile est d'écrire la description du grand homme, de la contingence historique, sans renoncer à la description des déterminations qu'il ou elle a su braver. L'enjeu le plus délicat est d'inscrire la contingence du cas dans la nécessité.

La crise du récit de cas en psychanalyse, le fait que l'on ne sache plus très bien comment le rédiger, et la variété du mode de narrativité admise désigne un malaise. Celui-ci fait mine de s'organiser autour d'un certain nombre de fausses oppositions et de faux dilemmes. Citons, dans le désordre, le qualitatif contre le quantitatif, la vignette contre le cas déployé et la monographie exhaustive, les grandes séries et l'isolement des variables pertinentes du cas isolé.

Les scientifiques renâclent à inscrire le récit de cas psychanalytique dans le cadre du *single case experiment*, comme certains analystes les y inciteraient¹. Qu'est-ce donc qu'une expérience qui dépende aussi étroitement du lien observateur/observé que celle instaurée par le transfert ?

En vérité, le problème est le suivant : la psychanalyse n'est pas une science exacte. Le mime de la science hors de son domaine ne conduit qu'à la parodie. C'est souvent le cas pour les séries statistiques dans notre champ. En ce sens le cas ne peut être «objectif». Cela n'empêche nullement d'exister la clinique psychanalytique et les narrations, c'est-à-dire des «types de symptôme».

Chaque cas, dans sa contingence, s'inscrit dans les classes qui l'attendent. Comment s'inscrit-il ?² L'épistémologie des classifications nous fait apercevoir la fonction de tout classement comme tel. C'est une nomination, une «individuation». Nommer le cas, l'exigence de bien-dire, est un des noms de la logique de l'expérience analytique. Elle oriente le dire de l'analysant, son transfert, et le dire interprétatif de l'analyste.

L'évolution du modèle freudien

Le récit de cas freudien, au départ, a suivi le modèle du roman goethéen. Les souffrances de Dora doivent beaucoup, dans leur forme d'expression, aux souffrances d'un jeune Werther qui aurait traversé l'idéalisme allemand. Elles fixent cependant un modèle : le rêve et ses associations, dérivé de la forme originale mise au point par Freud dans sa *Traumdeutung* pour rendre compte de l'expérience d'analyse originelle. Freud réussit à donner une forme narrative à la structure, libérée des contraintes de l'idéal. Il réussit à intégrer la séance analytique, foncièrement nouée dans la dissymétrie de l'analyste et de l'analysant, en un même récit continu du dialogue du sujet avec son inconscient. Il réussit aussi à transmettre à Abraham et à Ferenczi son mode de narration. Son goût romantique a continué de le porter vers les prolongements du roman historique allemand, vers le rêve historique présenté plus ou moins explicitement comme fiction. Le dédoublement du romancier et de sa fiction y sont toujours plus ou moins présents. On le lit dans la *Gradiva* de Jensen ou dans les biographies romancées de héros culturels comme le *Leonardo da*

Vinci de Mereschkowski . Karl Abraham et Otto Rank en furent très impressionnés. Il fallut attendre la première guerre mondiale et l'étude sur «l'homme aux loups» pour rompre avec ces formes anciennes. Ce sera le dernier «cas» freudien à prendre la forme classique du «récit de cas».

La littérature s'est emparée des ressources du récit de cas freudien pour se dégager des formes convenues. La *Traumnovelle* de Schnitzler, qui date de 1926, s'appuie sur Freud pour forcer la littérature à en dire plus sur les contenus sexuels de la conduite du sujet. C'est en 1925 qu'Alban Berg veut faire du *Woyzeck* de Büchner, dans lequel le drame inclut le journal clinique et le fait divers médico-légal, un opéra. Écriture automatique, cadavres exquis, méthode paranoïa-critique, monologue intérieur,

flux continu des pensées, deviennent autant de lieux d'expérimentation pour la littérature nouvelle. Le goût change. Il y a là une sorte de mise en abîme de la littérature et du cas au moment où, dans la psychanalyse, le «tournant des années vingt» – crise dans la pratique de l'interprétation – retentit sur le modèle du récit de rêve et de ses associations. La «crise de l'interprétation», qui accompagne le tournant des années vingt, met en péril le récit de cas. Au lieu de l'association triomphante qui vient à bout du symptôme, les psychanalystes ont affaire au symptôme qui résiste au dévoilement de l'inconscient. Les «cas» viennent rendre compte des difficultés de chacun et de l'extension de la psychanalyse là où le rêve n'a pas cours, dans la psychose par exemple. Bien davantage qu'avec le modèle freudien, c'est l'unité de la séance de psychanalyse qui fait matière de compte rendu. Les auteurs essaient de faire coïncider leurs récits avec leur pratique. Le rêve d'un carnet de laboratoire sous-tend cette extraction de moments cruciaux d'une séance. L'unité du récit de cas n'était plus le destin d'un sujet, mais le fait mémorable, transmissible, extrait d'une séance. La forme courte allait prévaloir. Mélanie Klein en invente une nouvelle forme, sous la modalité du carnet d'expérience, séance par séance. Le «matériel» aussitôt traduit en termes «inconscients» par un apport du psychanalyste de la même longueur, bouleverse l'ordonnance des récits freudiens. L'intérêt se centre sur ce que nous pourrions appeler «l'épiphanie» propre à chaque séance, manifestation de l'inconscient dans sa matérialité et démonstration du «savoir faire» du psychanalyste. Elle n'arrive à détourner le problème de la difficulté de la publication qu'en rendant publique à sa mort (1960) son «analyse d'un enfant de dix ans» menée en 1940. Elle maintient ainsi la forme déployée de la monographie. Ce sera cependant la dernière monographie publiée.

L'évolution se fera vers la vignette clinique, la forme clinique brève, à mesure que la littérature au sens large adopte les procédés freudiens pour en faire un objet littéraire nouveau. À mesure aussi que personne ne prend plus en charge «la» psychanalyse comme telle, mais se voue à en illustrer un aspect partiel.

De l'histoire à la logique

C'est dans cette crise que l'évolution de la méthode choisie par le Dr Lacan à partir de sa thèse prend toute sa valeur. Dans la thèse de psychiatrie, qui l'amène au seuil de la psychanalyse, le fonds de la méthode est jaspersien, et s'organise autour du

concept de personnalité, mais il la tire vers la perspective française de la «psychologie concrète»⁴. Il souhaite la publication de monographies exhaustives sur un cas : «au cœur de ses conséquences objectives en termes scientifiques, la plénitude dramatique du rapport de sujet à sujet ; elle se développe dans une recherche qui va au-delà de la réalité de la conduite : nommément à la vérité qui s'y constitue»⁵. Un véritable *single case experiment* appuyé sur l'unité de la «personnalité». Le passage de Lacan à la psychanalyse lui fera abandonner les espoirs fallacieux d'une méthode exhaustive. Plus exactement, il remplacera l'exhaustion par la cohérence du niveau formel où s'établit le symptôme. Nous retrouverons un écho de la méthode dans l'accent mis sur le rôle de la récupération par chaque sujet de son histoire⁶. A mesure qu'il logifie l'inconscient, Lacan fait basculer le récit de cas psychanalytique vers la mise au jour de l'enveloppe formelle du symptôme, conçue comme une sorte de matrice logique.

Dans la lecture qu'il fait des cas de Freud, Lacan «élève le cas au paradigme», au rang de «l'exemple qui montre» les propriétés formelles, au sens le plus large, des manifestations de l'inconscient freudien. Le paradigme fait venir la structure et indique aussi bien la place du symptôme dans une classe, que les éléments de substantialité dans la vie d'un sujet qui se répètent et qui permutent, ou encore les modes de déclinaison dans la répétition du même. La structure logique et topologique des cas freudiens apparaît ainsi avec une netteté inoubliable. La structure logique des trajets du petit Hans autour du vide de la phobie se révèle dans la lecture du cas. Le schéma R montre les arêtes de la psychose de Schreber à partir des signifiants isolés par Freud. Le quatuor de Dora rejoint celui de la «jeune homosexuelle», en indiquant le groupe de transformation de la sexualité féminine autour du signifiant du désir. Dans l'homme aux rats, il fait valoir la «combinatoire générale»⁷ des formes du labyrinthe obsessionnel.

La mise au jour dans chacun de ces cas paradigmatiques de la combinatoire inconsciente nous a épargné les faux dilemmes dans lesquels le mouvement psychanalytique américain a su s'enfermer. Citons-en quelques-uns : faut-il ou ne faut-il pas lire les textes de Freud comme celui d'un fondateur ? Une véritable science a-t-elle des fondateurs ? Ne perdons-nous pas notre temps à lire les textes *princeps* ? Ce type de questions dont Jacob Arlow⁸ se fait le spécialiste suppose que la question de la scientificité de la psychanalyse soit résolue. Si c'était une science exacte, nous n'aurions plus rien à

apprendre de Freud, tout aurait été intégralement transmis.

Ces questions s'accompagnent aussi de contorsions rhétoriques où la critique nord-américaine doit d'abord considérer que Freud s'est trompé, a falsifié ses résultats, a présenté des écarts injustifiables entre ses notes de séance et sa publication, s'est conduit de façon bassement intéressée avec ses patients (le dossier Frink le bien nommé). Bref, il s'agit d'abord d'effectuer la grimace du non-dupe pour lequel il n'y a pas de grands hommes. Ensuite, on peut reconnaître que les cas de Freud sont irremplaçables, et l'on finit par se ranger à l'avis ironique du grand critique littéraire Harold Bloom : «Freud est parmi les écrivains modernes un des plus persuasifs»⁹. Aller au-delà de Freud, repenser la psychanalyse, mettre au jour des concepts nouveaux pour penser son objet, implique sans doute de passer par la dialectique selon laquelle on apprend davantage d'une erreur de Freud que d'une vérité venant d'un autre, comme le «retour à Freud» de Lacan le montre.

La particularité de la construction logique de chaque symptôme, comment l'inscrire dans les types de classifications ?¹⁰ Le caractère de cohérence logique du symptôme est affirmation de l'existence de classes de symptômes et en même temps effectue leur déconstruction.

Faire preuve

La mise au jour de l'enveloppe formelle n'est pas le tout du cas. Un cas est un cas s'il témoigne, et de l'incidence logique d'un dire dans le dispositif de la cure, et de son orientation vers le traitement d'un problème réel, d'un problème libidinal, d'un problème de jouissance. Si nous observons cette gravitation de la logique signifiante dans le champ de la jouissance, alors nous pourrions parler de cas au sens où nous retrouvons le casus latin¹¹, ce qui tombe, contingence fâcheuse, ou le *Einfall* freudien qui recouvre la même zone sémantique.

Il faut encore que le sujet y «reconnaisse la place qu'il a prise» dans cette partie jouée logiquement, comme tous les «grands jeux». Cette part prise est la voie par laquelle le sujet aura en retour une prise sur les vérités qui lui seront révélées au cours de l'analyse. Il y a engagé son être c'est-à-dire, pour nous, sa chair et ses pulsions, dès son insertion dans les balbutiements du *fort-da*. La place de cette part prise, de cette part «interdite» et non maudite, est d'abord nommée par Lacan comme la place du désir¹². Ce sera ensuite la place de la jouissance, lorsqu'il remaniera sa théorie du symptôme¹³. La

construction formelle tourne autour d'un impossible qui inscrit une place vide en réserve : S(A).

Cette place est reconnue cruciale, non seulement pour l'enjeu d'une cure mais aussi pour la communauté analytique. Comment le discours psychanalytique constitue-t-il sa communauté d'auditeurs et d'exposants ? Comment reconnaissent-ils l'évidence qui leur est soumise ? Est-ce par une langue commune, une définition commune de ce que serait un cas, de ce qui serait une analyse idéale, un résultat prévisible ? C'est à l'inverse que procède le discours analytique. Le récit de cas comporte des formes réglées dans les différentes communautés de travail psychanalytiques. Il y a des modèles du genre qui circulent. Mais c'est dans l'écart par rapport à ces modèles que la qualité du travail de chaque analyste, sa présence, se font entendre. Le cas clinique est, à cet égard aussi, inscription et écart. Comment reconnaître alors la pertinence de l'écart ?

L'indication fondamentale qu'a donnée Lacan sur ce point est que la démonstration en psychanalyse est homogène à la forme du mot d'esprit. C'est à partir de l'effet de sens plutôt que du sens que, dans son dernier enseignement, Lacan fait tenir ensemble le signifiant et le sens. Il rejoint ainsi Wittgenstein, du moins le second Wittgenstein et son sens aigu de la disjonction entre signifiant et signifié. C'est ce que note Jacques-Alain Miller dans sa conférence intitulée «l'appareil à psychanalyser»¹⁴ : «Lacan ne s'est pas satisfait du Nom-du-père. Dans la même fonction d'agrafe, il place ce qu'il appelle la structure du discours. Lorsque nous sommes dans un discours, le signifiant et le signifié s'équilibrent [...] la compréhension, y compris l'accord entre le signifiant et le signifié, du sens et du réel, est une affaire de communauté. [...] le véritable sens de *meaning is use*, repose sur une pratique commune du langage dans une société donnée. C'est ce qu'il appelle «partager une forme de vie». Pour nous comprendre, il faut partager une pratique et une forme de vie.»

Le *modus ponens*, le détachement, se produit dans notre discours lorsque le gain libidinal est atteint. C'est ce que Lacan a retenu pour l'expérience de la passe, où chacun soutient la démonstration de son propre cas. Ce dispositif où l'on raconte son cas, en fin d'analyse, comme une bonne histoire, a la structure du mot d'esprit. Le dispositif radicalise l'énonciation de chacun. Ce modèle de la transmission de la psychanalyse est retenu par certains auteurs hors notre orientation¹⁵.

Dans la pente qui est la sienne, le discours universitaire a vu, à l'inverse, la solution dans

l'effacement de l'énonciation dans la langue. D'où sa recherche toujours d'une langue nouvelle, néo-langue purgée des traces de la jouissance des énonciations de départ. La recherche d'une langue clinique unique, d'un modèle de cas clinique qui serait le *common ground*, le fondement commun qui permettrait l'échange entre psychanalystes, relève de cette tentative. L'utopie de cette langue dite politiquement correcte serait de permettre un grand conduit, comme disait Locke de la langue, autorisant une communication purgée des malentendus qui lui font obstacle. Cette utopie du discours universitaire est une entreprise clinique, au sens où elle veut effacer le désir du psychanalyste qui a mis au jour un fait clinique comme tel. Elle relève du même genre d'opération qu'avait montré le linguiste Jean-Claude Milner dans son beau livre sur *L'Amour de la langue*¹⁶. Nous ne sommes plus à l'époque d'un signifiant maître qui définisse un bon usage, et traque les formes dévergondées de l'invention symptomatiques dans la langue. Nous sommes à l'époque d'un idéal humanitaire de la langue, voulant lui donner un bon usage universel.

La voie propre au discours psychanalytique, dans l'échange sur le récit de cas, réside dans le contraste entre l'approche par l'hétérogénéité et l'approche par la langue expurgée universelle. Loin d'expurger, il nous faut mettre à jour une clinique des symptômes établie sur la découverte, par chaque sujet, de ce qui est nommable et innommable dans l'usage propre qu'il fait de la langue de sa communauté.

Du malaise au mensonge du cas

Nous supposons dans l'orientation lacanienne un autre modèle que celui fondé sur l'hypothèse modèle/représentation. C'est ce modèle qui est partout ailleurs la source du malaise dans le récit de cas. L'opposition/articulation du symbolique et du réel est ainsi pensée en des termes d'un kantisme mou, dans l'opposition phénomène/noumène, représentation/chose, modèle/hypothèse.

À suivre le cours de J.-A. Miller cette année 2001-2002, deux points m'ont particulièrement retenu. L'un est l'articulation de la science et de *l'orthè doxa*. L'autre la monstration du lieu du «mensonge» dans les catégories RSI. Il nous a fait voir comment la catégorie du «mensonge» occupe la place de la structure comme point de réel dans le symbolique, prolongeant les développements du «Séminaire de Barcelone»¹⁷. L'homologie des deux lieux, de *l'orthè doxa* et du mensonge, est décisive pour se séparer dans la psychanalyse des impasses d'une épistémologie du modèle.

C'est une clef décisive pour la place du récit de cas comme démonstration dans la discipline psychanalytique.

L'enveloppe formelle du cas n'est pas séparable de sa poétique. Le mot désigne à la fois l'effet de création obtenu par la mise en forme du symptôme, aussi bien du côté de l'analysant que du côté du psychanalyste. La poétique dans le discours psychanalytique vient à la place de la pragmatique dans le discours du maître. Ce discours reconnaît «l'acte de langage», mais tente de le réduire au rapport au signifiant-maître. La poétique psychanalytique suppose un acte de langage qui déplace, disloque, le signifiant maître. C'est une poétique qui dépasse l'analyste et l'analysant. Comme le dit Lacan, l'analyste est poète plutôt que poète lorsqu'il accède à cette dimension du langage. C'est le point où *l'orthè doxa*, qui s'appuie sur la structure dans le réel, témoigne du «mensonge» du réel.

Le cas et l'«état de la Chose»

Fin 1918, Gotlob Frege recevait le manuscrit du *Traité logico-philosophique* de Ludwig Wittgenstein. Le 28 juin 1919, il lui en accuse enfin réception, et en fait un commentaire. Il lui pose une série de questions. «Dès le début je suis tombé sur les expressions "est le cas" et "fait" et je soupçonne que est le cas et fait sont identiques. "Le monde est tout ce qui est le cas" et "le monde est l'ensemble des faits". Tout fait n'est-il pas le cas et tout ce qui est le cas n'est-il pas un fait ? N'est-ce pas la même chose si je dis *A est un fait*, que si je dis *A est le cas* ? Pourquoi dans ce cas ces deux expressions ?... Voici qu'apparaît une troisième expression : "Ce qui est le cas, un fait, c'est l'existence de *Sachverhalte*"¹⁸. Ce que Lacan désigne comme «le cas» interroge un autre «état de chose», peut-être un «état de la Chose», un *Dingverhalt*. Lors de son cours du 5 décembre dernier, J.-A. Miller posait une question radicale : le véritable récit de cas ne serait-il pas celui de l'AE, déplaçant de façon décisive le statut du savoir de l'analyste ? C'est dans cette perspective que j'ai relu la «Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI*». Lacan a, dans ce texte, une position en effet «radicale» à l'égard du savoir de l'analyste. Il part du hors-sens : «Quand [...] l'espace d'un lapsus n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation) alors on est sûr qu'on est dans l'inconscient. On le sait, soi. Mais il suffit que s'y fasse attention pour qu'on en sorte. [...] Resterait que je dise une vérité. Ce n'est pas le cas : je rate. Il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente»¹⁹.

Lorsque Lacan construit, un peu plus loin, sa catégorie de réel, on peut dire qu'il le fait à l'envers de la thèse de Wittgenstein qui énonce «le monde est tout ce qui est le cas». Il part de l'objet et non du monde : «[...] la seule idée concevable de l'objet, celle de la cause du désir, soit de ce qui manque»²⁰. Nous obtenons donc un manque et non un «état de fait». Il définit ensuite le réel comme «manque du manque», comme «bouchon que supporte le terme de l'impossible». Ce que Lacan souligne alors, c'est que la fonction de cette définition du réel est d'assurer son antinomie avec le vrai et la vraisemblance. La vérité s'approche surtout dans sa dimension de rêve : «La vérité dont rêve la fonction dite inconsciente».

Le savoir, alors, où est-il ? Il est défini comme «peu de savoir», de la même façon qu'autrefois Lacan évoquait le «peu de réalité». Il parle du «peu que nous savons en matière de réel». Freud lui-même, qualifié de «théoricien incontestable de l'inconscient», est défini comme celui qui «ne savait pas ce qu'il faisait». La théorie est une chose, le savoir de l'analyste une autre. Ils sont disjoints.

Comment un analyste ainsi défini peut-il rendre compte d'un cas ? Nous allons voir sur un exemple que cela ne laisse pas l'analyste sans recours. Cela implique simplement qu'il veille à ne pas s'identifier au savoir de l'expérience – à laisser opérer la supposition de savoir de la bonne manière.

La visée d'un analyste

J'ai choisi de commenter la façon dont notre collègue Gennie Lemoine procède dans son usage du récit de cas. Je me suis saisi de la parution récente du recueil de treize années de conférences, interventions, séminaires, entretiens en Suisse romande sous le titre *L'Entrée dans le temps*. Le livre de Gennie Lemoine se prête, à plus d'un titre, à interroger le statut du récit de cas dans la psychanalyse. D'abord, parce que de nombreux cas y sont cités ; la question du récit est elle-même thématisée comme telle. Plus profondément, quelque chose du livre consonne avec cette interrogation sur le statut du récit de cas dans l'orientation lacanienne car Gennie Lemoine met en avant, de façon insistante, la pratique de la cure comme fondement des divers développements théoriques auxquels elle se livre : «Les petites histoires font partie intégrante de la doctrine analytique [...]. Chacune contient une leçon à cueillir comme il convient à chacun»²¹. Théorie et récit, c'est tout l'accent du livre dès sa première partie qui porte comme titre «Des petites et grandes histoires aux mathèmes». L'interrogation se poursuivra tout au long du livre.

Le moment où l'analyste fait de l'histoire un cas se saisit toujours à partir d'un point de rencontre, d'un événement propre à la cure. Ce n'est qu'à partir de là que s'ordonne le récit des déterminations qui tissent le sujet. C'est sur la rencontre que le livre s'ordonne, fait poids. L'auteur le souligne, le récit ne s'ordonne pas autour d'un savoir, il s'ordonne autour d'une rencontre : «L'analyste ne sait pas, pour la bonne raison qu'il est en position de petit *a* comme agent, au titre d'objet cause du désir. (...) Le faux départ n'empêche pas la rencontre des deux désirs»²².

Prenons comme exemple le premier cas présenté sous le nom de Aïda. Ce sujet arrive en analyse alors qu'elle vit dans un temps mythique, un temps mortifère. Elle a eu un ancêtre : «[...] au-delà de l'ancêtre, l'histoire familiale n'a pas encore commencé : d'où la dimension mythique qu'ont pris aussitôt l'ancêtre et sa descendance [...] Il n'y avait donc plus rien ; que la mort. Elle en fit grief à l'analyste qui de ce fait redevint un être vivant. [...] Elle put enfin faire, en analyse, la rencontre de l'autre, dans le réel»²³. C'est à partir de ce point que, pour l'analyste, se produit la bascule du cas – que le sujet reprend contact avec sa vie.

Du côté des cas, nous constatons d'emblée leur multiplicité et la diversité de leurs sources. Il y a les cas de la pratique ; il y a aussi les cas de contrôle ou de dialyse. Cette particularité d'intégrer ces deux sources avec facilité, rare dans la littérature, est sûrement liée au destin particulier du contrôle de Gennie Lemoine avec Lacan, dont elle nous parle. Il y a un récit de cas de psychodrame. Nous trouvons aussi les grandes figures féminines de la littérature commentées par Lacan : Antigone, Médée, Sygne, et d'autres qui lui sont propres, comme le couple formé par Colette Thomas et Arthaud.

La forme des cas est très variée. Nous trouvons de longs récits comme *Karine* ou *Sisyph*e ou de brefs fragments, les cas «à l'avenant», comme *L'Androgyne* ou *Domina* ; des moments brefs comme les interprétations ou de véritables dialogues, comme avec ce sujet psychotique en psychodrame. Il s'agit bien d'une série, de «toute une série d'exemples puisque aucun n'est exemplaire ; et la série ne sera pas exhaustive, puisqu'il y a autant de cures que d'interventions»²⁴.

Commençons par examiner les cas d'analyse puisqu'ils sont exemplaires de la méthode. Prenons le cas de *Karine*. Elle vient en analyse comme la femme qui ne manque de rien. Elle est héritière d'une grande fortune, a choisi un mari qu'elle entretient et dont elle a des enfants. Si elle vient, c'est qu'elle a rencontré un autre homme qui lui a fait découvrir une jouissance inédite jusque-là. Elle

vient pour que l'analyste l'aide à choisir entre les deux hommes : «Si vous ne pouvez pas choisir, lui ai-je dit, ne choisissez pas».

L'analyste est sensible au ravage que provoque la perte chez ce sujet qui a tout, car elle a perdu sa mère très tôt. «C'est Karine qui fait l'homme, c'est-à-dire la Mère avec une majuscule. Elle a l'initiative et la puissance sexuelle [...] Mais, dit-elle, je ne peux pas abandonner Pierre, tout s'écroulerait. Quand mon premier amant m'a quittée, j'ai cru en mourir. Ma nounou a eu extrêmement peur. Je souffre tout le temps et puis j'ai peur», ajoute-t-elle. «Enfin elle souffre». C'est en s'appuyant sur cette rencontre de la douleur dans la cure, ce dont elle se plaint à l'analyste, que celui-ci appuie de façon décisive son interprétation : «Je lui dis qu'elle éprouve aujourd'hui la douleur qu'elle n'a pas éprouvée à la mort de sa mère, et qu'elle a éprouvée lors d'une première séparation sans savoir quelle mort elle pleurait. J'ajoute qu'elle ne pouvait en faire " l'économie ", que cette douleur ne pouvait rester inéprouvée».

Passons à un autre cas, celui baptisé *Wonder-girl*. C'est un sujet qui se présente fermé sur lui-même pour de tout autres raisons. Elle est définie comme n'ayant pas de filiation, pas de continuité, pas de mémoire. C'est une star perdue dans son image. L'analyse consistera essentiellement par le maniement du transfert à introduire une perte symbolisable par ce sujet. C'est la rencontre de la présence/absence de l'analyste qui permettra la sortie de ce sujet hors de l'idéal. Dans les paradoxes des contradictions entre la position féminine et la position maternelle, l'analyste ne cherche pas à arrondir les angles, elle va à la rencontre de ces contradictions et les désigne au sujet : «Dans l'amour sexuel et dans l'amour pour l'enfant qu'elle met au monde, une femme a deux fois la chance, douloureuse et heureuse à la fois, d'affronter la castration symbolique.»²⁵ Dans des cas de mères «seules», l'analyste accentue la «*terribilité*» de l'amour maternel. De cette mère qui se fait dire par son fils : «maman, c'est toi mon papa», ou «plus tard, je serais une maman», elle commente «l'enfant ne deviendra pas pour autant un cas» : «Ou alors, il faut dire que n'importe quel cas met à jour la structure»²⁶. Pour cette autre dont «[...] les vœux de mort sur son dernier fils, dont elle ne voulait pas, se sont retournés en une peur panique de lui faire du mal», l'analyste ajoute : «Disons qu'en même temps qu'elle le tue, elle se tue à le faire vivre, de peur qu'il n'en meure ! Or, ce n'est pas un trait exceptionnel si rare que cet amour haineux – mortifère – d'une mère. C'est un trait universel»²⁷.

Ce désir d'aller à la rencontre du plus singulier de la douleur de chacun de ces sujets n'est pas réservé aux femmes. Voyons le cas de *Sisyphé*, cet «homme marié et père de famille, qui s'est condamné à satisfaire sa femme de toutes les manières sans y parvenir. Ce projet a recouvert entièrement son désir propre. Le dernier caprice de l'épouse lui a fait entreprendre de construire une maison de ses propres mains. Comme il travaille par ailleurs pour subvenir aux besoins de sa famille, il ne parvient pas à finir la maison. Il dit : «Je n'arrive pas à boucher le trou ; il manque toujours une pierre». C'est Sisyphé. Une autre fois, il rêve qu'il n'arrive pas à gravir une montagne jusqu'au sommet, parce que la pente est de plus en plus raide, au point de devenir verticale. Je me rappelle encore l'horreur éprouvée en rêve par l'analysant et qu'il m'a communiquée. Il s'agit véritablement d'un supplice. Enfin – j'abrège évidemment car il a fallu quelques années pour en arriver à l'épisode qui suit. Il arrive donc à sa séance visiblement épuisé : il faut qu'il finisse ; sa femme n'est pas contente ; elle n'est jamais contente. Pourtant il fait tout ce qu'elle demande. «J'obtempère», dit-il. C'est son terme. Là-dessus, il demande tout simplement un petit congé analytique pour finir la maison. D'ailleurs, il n'a plus d'argent pour payer l'analyse. Va-t-il toucher à son capital ? Le capital, en analyse, c'est la mère, c'est-à-dire la source de toute subsistance. La source tarie, la mort survient ; l'analyste voit le piège : la maison ou l'analyse. «Je vous attends à votre heure habituelle», dis-je. «Mais je ne peux pas», s'écrie Sisyphé atterré. Pourtant, il vient : et quelque temps après, il entame une procédure de divorce»²⁸. Il y a eu intervention, conclut l'analyste. C'est, là encore, le point de rencontre qui ordonne tout le cas. Notons le résumé, la condensation du cas, pour en venir au point crucial.

Ce n'est pas seulement dans les analyses mais aussi dans les contrôles ou dans les *dialyses*, comme le dit Gennie Lemoine, que le point de la rencontre hors-sens dans le transfert est visé. C'est sans doute lié à la façon dont G. Lemoine nous confie s'être analysée lors de son contrôle avec Lacan. Elle raconte l'effet subjectif produit lors d'un de ces contrôles. Elle construisait très soigneusement un tableau clinique sans avoir le sentiment d'y être : «Je réfléchissais comme un miroir ma relation analytique, miroir proposé au regard de Lacan pour approbation. Il n'y avait donc plus que miroirs. Ça pouvait durer. [...] Ce tableau que je peignais s'ordonnait donc sur une sorte d'écran [...] je souhaitais le foudre qui m'en délivrerait. [...]

– Vous devez commencer à voir...

Le coup de gong lacanien avait suffi à casser le miroir. [...] La coupure avait cassé le miroir»²⁹. Le contrôle lui avait permis de rompre la relation en images. Le premier exemple d'un tel effet lors d'un contrôle porte le nom de *sans-limite*. «L'analyste me dit qu'il entend revenir avec insistance les mots suivants : sans limites. "Mon analysant ne connaît pas de limites", dit-il, comme pour conclure [...] Me revient alors en mémoire un rêve que ce même analyste m'avait raconté et auquel il ne s'était pas autrement arrêté. Voici le rêve : l'analysant se trouve chez lui, dans sa propre maison, avec son analyste. Ils parlent *longuement* (je souligne). Chacun a dans cette maison sa propre chambre (tiens !). Ils parlent, c'est tout. Le voilà, le sans-limite : c'est la conversation sans fin et sans résolution sexuelle avec son analyste enfin à sa merci. C'est le désir de l'analysant pour son analyste qui est sans limites [...]».

L'essentiel, conclut l'analyste, est de faire émerger le désir : «Le désir de qui ?

La question est problématique»³⁰.

De cette rencontre avec le désir, l'analyste fait l'appui décisif du sujet : «L'intervention fait donc coupure et un effet de sujet s'en saisit»³¹. Ou encore : «L'expérience a une fonction radicale, il n'y a rien avant ; et il n'y a qu'une sorte d'expérience et c'est la rencontre de l'Autre. Expérience traumatisante qui répète le traumatisme de la naissance de l'enfant jeté, expulsé dans le monde des humains auquel il est étranger»³². L'expérience de la rencontre a ainsi la place d'un «Nom-du-père»³³.

Pour entrer dans le temps de l'Autre, il faut une expérience de cet ordre. Le cas s'ordonne autour. On résume, on centre, on va au but. C'est aussi entrer dans le vide. C'est une expérience du désert : «Une fois qu'on n'est plus ni de personne et qu'on n'a plus aucun objet, alors on est dans ce que Lacan appelle " le drame subjectif "»³⁴. «La rencontre se fait dans un phénomène de deux vides qui " s'écrantent " en une syncope ; à l'instant il n'y a plus personne. Rien de plus insécable apparemment que la coïncidence dans le même vide»³⁵. Cette expérience radicalise le non-rapport. «La femme ce qu'elle aime c'est vraiment Dieu, Dieu le Père. Ce n'est pas l'homme qu'elle a en face d'elle. Et cela je l'ai développé de toutes les façons dans mes textes». L'intervention comme Nom-du-père – «fait de coupure» qui produit un effet de sujet – est sans doute une des versions du Nom-du-père en tant qu'il se réduit, dans l'enseignement dernier de Lacan, à un outil, un usage. Si le symbolique dans le réel a pour nom le mensonge, la rencontre a la forme d'un hors-sens d'où le mensonge fait signe pour un sujet,

par un effet qui atteint à l'efficace du mot d'esprit. Une version du désir de l'analyste qui corresponde à cette visée serait *aller à la rencontre de la rencontre*.

1. Wildlöcher D., «La méthode du cas unique», *Le cas en controverse*, Paris, PUF, 1999, p. 198.

3. Miller J.-A., *La conversation d'Arcachon*, Paris, Agalma Seuil, coll. Le Paon, 1997, pp. 267-68.

3. *Edité à Leipzig en 1911, et ayant inspiré à Freud son étude sur Limard.*

4. Lacan J. *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* (1932), Paris, Seuil, 1975, p. 346.

5. Lacan J., «Prémises à tout développement possible de la criminologie» (1950), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 121.

6. Lacan J., «Fonction et champ de la parole et du langage» (1953), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 261.

7. Lacan J. «La direction de la cure et les principes de son pouvoir», *Écrits, op. cit.*, p. 630.

8. Arlow J., «Address to the graduating clans of the San Francisco Institute», *The American Psychoanalyst*, 25, 15-21. Cité dans l'article de Patrick J. Mahony, *infra*.

9. Mahony RU, «Les cas de Freud aujourd'hui», *Le cas en controverse*, Paris, PUF, 1999, p. 130.

10. Miller J.-A., *La conversation d'Arcachon, op. cit.*, 1997, pp. 267-268.

11. *Casus*, participe passé substantivé de *cadere* qui, signifiant proprement «fait de tomber, chute», désigne par euphémisme la mort et signifie «ce qui arrive, hasard, accident fâcheux, malheur». *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Rey, Paris, Le Robert, 1998.

12. Lacan J., «La direction de la cure...» (1958), *Écrits, op. cit.*, p. 633.

13. Miller J.-A., «Séminaire de Barcelone sur Die Wege der Symptombildung», *Le symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 40.

14. Miller J. : A., *Conférence prononcée à Gand en 1997, publiée dans El sintoma charlatan*, Paidós, 1998.

15. Férida R., «Morphologie du cas dans la psychanalyse, questions ouvertes», *Le cas en controverse*, Paris, PUF, 1999, p. 43.

16. Miller J.-C., *L'Amour de la langue*, Paris, Seuil, 1978.

17. Miller J.-A., «Le Séminaire de Barcelone sur Die Wege der Symptombildung», *Le Symptôme-charlatan, op. cit.*, p. 52.

18. Monk R., *Wittgenstein, le devoir de génie*, Paris, Odile Jacob, pp. 166-167.

19. Lacan J., «Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI», *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

20. *Ibid.*, p. 573.

21. Lemoine-Luccioni E., *L'Entrée dans le temps*, Lausanne, Ed. Payot Lausanne, 2001, p. 17. Cette partie s'appuie sur une intervention faite lors de la soirée de la Bibliothèque consacrée par l'ECF à la présentation de ce livre, en présence de l'auteur.

22. *Ibid.* p. 35.

23. *Ibid.*, p. 24.

24. *Ibid.*, p. 189.

25. *Ibid.*, p. 118.

26. *Ibid.*, p. 109.

27. *Ibid.*, p. 108.

28. *Ibid.*, p. 209.

29. *Ibid.*, p. 196.

30. *Ibid.*, p. 193.

31. *Ibid.*, p. 189.

32. *Ibid.*, p. 231.

33. *Ibid.*, p. 186.

34. *Ibid.*, p. 130.

35. *Ibid.*, p. 40.